

Vivre l'ennui

Collection
« Actualité de la psychanalyse »
dirigée par Serge Lesourd

Thérapeutique du sujet, la psychanalyse est aussi une théorisation du rapport du sujet au monde, en ce qu'il s'inscrit dans l'inconscient. Les transformations sociales intéressent donc au plus haut chef la psychanalyse tant dans sa pratique que dans sa théorie. Psychanalyse et actualité sont ainsi en liens intimes l'une avec l'autre et c'est leur double articulation qui constitue le projet de la collection.

Ainsi la collection « Actualité de la psychanalyse » se propose d'une part d'éclairer par la psychanalyse ce qui fait l'actualité, l'actuel des mouvements sociaux, et d'autre part de transmettre l'actualité de la recherche en psychanalyse. Le travail de la clinique psychanalytique étant de fait pris dans ce double mouvement d'innovation et de compréhension de ce qui s'actualise pour le sujet, lui-même pris dans une actualité de la société.

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

Joël Clerget, Jean-Pierre Durif-Varembont
Christiane Durif-Varembont, Marie-Pierre Clerget

Vivre l'ennui À l'école et ailleurs

Collection « Actualité de la psychanalyse »

érès
éditions

Avertissement

Des instituteurs et des professeurs de français ont accepté de recueillir le témoignage écrit de leurs élèves au sujet de l'ennui, avec la consigne suivante : « Vous arrive-t-il de vous ennuyer ? À quoi reconnaissez-vous l'ennui ? Que se passe-t-il à ces moments-là ? Racontez. » Les textes rassemblés sont ceux d'élèves, filles et garçons, de CM1 à la terminale, de collèges, de lycées d'enseignement général et de lycées professionnels. Tous ces élèves pensent assurément en philosophes et en poètes.

Dans le corps de nos propres textes, nous avons généralement conservé la ponctuation et l'orthographe du texte manuscrit de chaque élève, les mots en italiques étant de notre fait.

Dans les pages intercalaires, les fantaisies orthographiques des écrits auraient rendu trop difficile la lecture. Seules les orthographes originales des déclinaisons de l'ennui ont été conservées.

Nous remercions très vivement tous les élèves, enseignants et chefs d'établissements qui ont participé à ce travail.

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2415-2

Première édition © Éditions érès 2005

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Avertissement	6
Introduction. L'ennui dans tous ses états <i>Jean-Pierre Durif-Varembont</i>	7
PARLEZ-MOI D'ENNUI ÉLÈVES ET ENSEIGNANTS RÉPONDENT	
L'ennui apprécié par les élèves <i>Jean-Pierre Durif-Varembont</i>	23
Contrepoint pédagogique : de l'ennui à l'envie <i>Christiane Durif-Varembont</i>	47
SON NOM D'ENNUI Parcours à quatre temps	
Vague à l'âme, lettre à l'ennui <i>Joël Clerget</i>	65
Source d'ennui <i>Joël Clerget</i>	81
Leçons de l'ennui <i>Joël Clerget</i>	101
Théâtre de l'ennui <i>Joël Clerget</i>	119
L'HOMME ENNUYÉ	
Voyage au bout de l'ennui <i>Jean-Pierre Durif-Varembont</i>	143
Qualité de l'ennui <i>Joël Clerget</i>	167
Bibliographie	181

Jean-Pierre Durif-Varembont

Introduction

L'ennui dans tous ses états

*L'ennui est une science.
On peut s'ennuyer intelligemment
et on peut s'ennuyer bêtement.
Ève-Marine, 16 ans*

L'ennui se manifeste sous diverses formes dans la vie quotidienne. C'est une réalité incontournable que tout le monde connaît à un moment donné. Qui n'a pas entendu dire ou dit lui-même : « Je m'ennuie, je ne sais pas quoi faire », « Quand on s'ennuie on ne sait pas quoi faire, on tourne en rond », « Quand je m'ennuie, je me sens seule, alors j'essaie de m'occuper... je me bourre de télé ou de sucreries » (paroles d'enfants ou d'adultes). C'est une expérience subjective qui comporte des aspects complémentaires et contradictoires : s'y éprouve un sentiment d'insatisfaction et de vide qui suscite tentative de remplissage, refus, révolte, voire recherche de sens, mais aussi une souffrance qui enferme dans un isolement protecteur et dont on ne peut se sortir tout seul. L'ennui peut naître dans n'importe quelle situation, y compris dans l'hyperactivité. On le retrouve à toutes les époques et dans toutes les

cultures. L'histoire de l'ennui est, d'une certaine façon, révélatrice de sa structure.

L'ennui n'est pas seulement de l'ordre d'un vécu individuel mais est soumis à des déterminations sociales et culturelles : l'ennui moderne, par exemple comme mal du siècle courant dans les grands ensembles urbains anonymes, ne peut être réduit à des facteurs psychologiques simples, rabattu sous le terme de dépression, ou réduit à une forme de paresse. Il entretient un rapport certain avec le malaise dans la civilisation, particulièrement de la civilisation de consommation qui tend à perdre le sens des choses de la vie au profit de la marchandisation de la jouissance. En même temps, il ne peut être vécu comme épreuve subjective du vide, de l'immobilisation de soi et de l'arrêt du temps que parce que notre culture accorde une place à l'intériorité, inconnue du monde antique : et c'est seulement à partir du XVIII^e siècle que l'ennui devient cette figure emblématique de la maladie de l'âme, dans le cadre d'un monde marqué par l'absurde et la dérision qui va faire le lit de l'ennui littéraire.

Ce n'est pas de cet ennui-là dont souffrent les jeunes d'aujourd'hui, comme ils nous le disent très finement dans les textes sur l'ennui que nous avons recueillis auprès d'eux. La pertinence de leurs réponses à notre enquête mérite que leurs témoignages¹ servent de trame à nos propos. L'ennui est, de nos jours, dévalorisé socialement, à preuve le slogan publicitaire récent d'un opérateur de téléphonie mobile : « L'ennui, c'est plus permis », inscrit sur fond d'un cerce blanc bordé de rouge imitant un panneau d'interdiction du code de la route. Il n'est pas bien vu de s'ennuyer, surtout à l'école. Il est pourtant autant le symp-

1. À l'exception des pages intercalaires, nous avons conservé la ponctuation et l'orthographe du texte manuscrit de chaque élève. Seuls les mots en italique sont de notre fait.

tôme de l'institution que le signe du malaise de ceux qui la fréquentent, élèves et enseignants. Facteur de décrochage scolaire, l'ennui est aussi nécessaire à la transmission du savoir et fait partie intégrante du processus créatif. Les solutions purement pédagogiques qui tenteraient de l'éviter à tout prix ont montré leurs limites, car à réduire l'ennui à l'inutilité et au vide, elles ne tiennent pas compte du suspens du désir qu'il indique et des potentialités en veille qui n'attendent que d'être rallumées.

L'ennui surgit aussi au sein même de l'expérience de la psychanalyse, que ce soit du côté des patients ou parfois du côté de l'analyste. Confrontés à la règle fondamentale de dire tout ce qui vient, certains adultes se taisent ou racontent des éléments de leur vie quotidienne, certains enfants dessinent en recopiant un modèle ou ce qu'ils voient dehors. C'est ce qu'ils ont à dire à ce moment-là. Ils nous font entendre la manière dont on ne s'est pas adressé à eux. Un jour ou l'autre ils font part de leur ennui : « Il ne me vient rien... je n'ai rien à dire », ou le plus souvent « Je ne sais pas quoi dire », ou encore « Je m'ennuie, il ne se passe rien ici, dites-moi quelque chose. » Quel est le statut métapsychologique de ce « rien », enjeu dans l'ennui, pour autant que « faire rien » (en tripotant un stylo, en rêvasant, en zappant devant la télévision) n'est pas équivalent à « ne rien faire » ?

L'ennui interpelle ainsi les psychanalystes à plus d'un titre. Pourtant, à l'instar des sociologues, ils ont peu contribué à la réflexion théorique sur l'ennui, comme s'ils n'étaient pas concernés dans la pratique par cette question ou qu'en parler entre collègues ne pouvait qu'être... ennuyeux.

L'ennui, phénomène polymorphe, désigne donc à la fois une expérience individuelle et une figure du malaise social. Il reste maintenant à faire le lien entre les deux. Qu'y a-t-il de commun en effet entre l'ennui douloureux et complaisant du jeune homme baudelairien et celui de la

personne âgée en maison de retraite, entre l'ennui qui surgit pour certains au moment de la cessation d'activité professionnelle et l'ennui que les adolescents utilisent comme porte-parole de ce qu'ils auraient envie de faire d'autre, entre l'ennui ordinaire éprouvé par tout un chacun en certains moments et certains lieux et l'ennui radical et massif décrit avec une précision clinique remarquable par Alberto Moravia dans son roman *La Noia (L'Ennui)* et dans quelques textes de Charles Juliet ?

L'ENNUI, UNE AFFECTION PLUS COMPLEXE QU'IL N'Y PARAÎT

Cette confrontation à l'ennui ordinaire, aussi bien dans la vie que dans la clinique, contraste singulièrement avec la relative faiblesse des travaux sur la question depuis les considérations de la psychiatrie et de la littérature du XIX^e siècle (Sagnes, 1969, Bouchez, 1973). La psychiatrie de l'époque (Pinel, Esquirol) a décrit l'ennui de vivre, l'inscrivant volontiers dans le cadre des monomanies et de la mélancolie, pendant que d'autres (Charcot, Bouveret) tiraient l'ennui du côté de l'hypocondrie ou de la neurasthénie, sans avoir beaucoup d'autres remèdes à proposer que l'exhortation au travail ou de vagues conseils éducatifs. Les explications sur l'ennui restent superficielles, sa causalité complexe échappe à la catégorisation classique. On en reste aux descriptions comportementales. La littérature, elle, est beaucoup plus riche. Joël Clerget en témoigne ici dans sa *Lettre, Vague à l'âme, lettre à l'ennui*. Chateaubriand, Proust, Baudelaire, à la suite de Sénèque et de Pascal, ont surtout décrit l'ennui comme mal de vivre, perte de goût, absence de plaisir, inappétence. L'ennui devient pure attente, sous la plume de Flaubert, réveil de l'âme, sous celle de Bernanos. Plus près de nous, Cioran en parle comme d'une passion qui démonte les idéaux et convertit la vacuité en substance.

Les philosophes (Svendsen, 2003) aussi, se sont emparés de la question, avant que les psychologues, sous l'impulsion des travaux de Michèle Huguet (1984, 1987), en fassent un opérateur privilégié pour une clinique du social en rapport avec le malaise dans la civilisation. Plus récemment, parce qu'il se manifeste de plus en plus à l'école, l'ennui est devenu un objet de recherches pédagogiques (CNDP, 2003), étant considéré à la fois comme un signe parmi d'autres d'un dysfonctionnement de l'institution scolaire et comme passage obligé de toute acquisition du savoir.

Pour tous, l'ennui manifeste au premier abord le désintérêt, l'absence ou la perte d'idéal, le désœuvrement, le vide, le néant, le désespoir, le découragement, un certain dégoût de vivre, l'usure de la répétition (la monotonie), mais ses processus et ses enjeux sont plus complexes qu'il n'y paraît. Parce qu'il est lié au fait même de vivre, l'ennui ne se limite ni à cette première lecture ni ne se réduit à la psychopathologie, mais interroge les rapports de l'homme à son désir et à l'altérité. L'ennui résulte d'une absence de désir, d'un désir inassouvi, d'un vide ou d'un trop plein. Est-il cessation du désir ou manifestation suprême de celui-ci sous la forme d'un « je désire rien » ou d'un « je désire quelque chose sans pouvoir désigner un objet en place de cette chose » ? De la réponse à cette question, on entendra l'ennui sur son versant négatif comme mal imaginaire (Alain), comme simple paresse ou perte de temps inutile, ou sur son versant positif comme mal nécessaire² ou féconde mélancolie³ permettant la création, comme expérience métaphysique fondamentale (P. Valéry, M. Heidegger) ou encore comme moyen de

2. « Éloge de l'ennui. Un mal nécessaire », *Magazine littéraire*, n° 400, juillet-août 2001.

3. « L'ennui. Féconde mélancolie », *Autrement*, n° 175, éditions Autrement, collection « Mutations », 1998.

résistance à la désobjectivation produite par les routines institutionnelles (F. Dolto, à propos des enfants qui s'ennuient à l'école⁴). Chacun de nous sait d'expérience combien l'ennui peut faire lien dans nombre de nos institutions. La force de l'habitude y constitue le moteur de l'institué.

L'ennui n'est pas un concept, mais une activité psychique intermédiaire, un état vague, atypique d'une structure psychopathologique, un affect transversal. Son entendement nous oblige à ne pas nous contenter d'une clinique structurale, même si sa forme et la manière dont il opère nous dit quelque chose de la position du sujet, de ses failles narcissiques, de son rapport au langage, de sa relation aux autres. L'ennui, au sens strict du terme, affecte le névrosé ordinaire de façon bien différente (voir plus loin, la troisième partie de cette introduction). S'y entend en tout cas, à travers la restriction, l'indifférence ou l'évitement, une certaine passivité pulsionnelle qui n'exclut pas, bien au contraire, l'hyperactivité motrice ou psychique (cf. notre enquête auprès des élèves), voire une certaine frénésie sexuelle, comme en témoigne le héros du roman de Moravia, *La Noia*. Certains enseignants savent bien que les élèves hyperactifs sont des enfants qui s'ennuient.

Forme de souffrance dans l'absence apparente de souffrance, manifestation d'une absence de passion ou intérêt pour « rien » (la passion de l'ennui), moyen de ne pas être affecté (la belle indifférence) ou seule façon de l'être, l'ennui, lié au fait même de vivre, est typiquement humain. Maladie de la civilisation, il interroge le rapport de l'homme à son désir et à ses objets pour autant qu'ils ont perdu leur goût en n'étant plus que ce qu'ils sont, des choses. Ce peut être là une première définition de l'ennui. Il y en a beaucoup d'autres.

4. F. Dolto, « S'ennuyer à l'école est un signe d'intelligence », *Le Monde de l'éducation*, n° 49, avril 1979.

ÉTYMOLOGIE ET DÉFINITIONS

Le dictionnaire et l'étymologie nous proposent en effet un tour d'horizon des principales acceptions du terme, sans oublier les variantes argotiques ou populaires, toujours très significatives. Elles traduisent aussi l'air du temps. Le champ sémantique tourne ainsi autour de trois termes : ennuyer, ennuyeux et ennui.

Les contraires de ces termes, d'après les dictionnaires, seraient la satisfaction, l'amusement, la distraction et le plaisir. Alberto Moravia, dans son roman, en montre l'inanité : l'ennui est un divertissement et non son contraire. Les élèves de notre enquête le perçoivent bien aussi⁵. Il n'y a d'ailleurs pas que les dictionnaires pour proposer la distraction et l'occupation comme antidote à l'ennui. Les élèves ou leurs parents s'y essaient⁶ comme chacun de nous, mais ça ne marche jamais car ces solutions ne touchent pas à l'absence de sublimation qui s'y révèle. Le rapport entre l'ennui et l'occupation ou l'intérêt n'est jamais un simple rapport antinomique. Ce qui apparaît contraire fait souvent partie de l'ennui. Les élèves nous le disent clairement, les poètes et les romanciers aussi. Le problème n'est donc pas de faire quelque chose, mais que ce quelque chose soit Autre Chose, comme nous le montrons plus loin. Un patient, sur ce point, était très clair : « Quand je ne fais rien, je ne m'ennuie jamais. Je m'ennuie quand je fais des choses inintéressantes. »

Si l'étymologie latine *inodiare* ou *in odio esse* nous lance sur la piste de la haine et de l'emmerdement, il faut aussi

5. Enquête réalisée par J.-P. Durif-Varembont, J. Clerget, C. Durif-Varembont, M.-P. Clerget, « L'ennui vu par les élèves : ses indicateurs et ses effets », revue *Connexions*, n° 84, Éditions érès, 2005, p. 209-226.

6. Dans l'enquête réalisée auprès des élèves, c'est ce qui apparaît comme des fausses solutions, des remèdes solitaires et illusoire.

nous rappeler que « désennuyer » signifiait, il y a quelques siècles, « créer des objets d'amour courtois ».

L'ENNUI : INHIBITION, SYMPTÔME ET ANGOISSE.
VARIANTES PSYCHOPATHOLOGIQUES

Il existe plusieurs formes de l'ennui, variantes de l'inhibition ou de la restriction de certaines fonctions (alimentaires, locomotrices, sexuelles) ou de l'activité de penser, d'imaginer, d'agir. Dans les travaux de Freud, l'inhibition, qui est toujours aussi une « renonciation », entretient un rapport étroit avec l'angoisse, particulièrement dans les névroses. La renonciation, dit en substance Freud, est un évitement du conflit entre le Surmoi et le Ça, « une mesure de précaution ». L'angoisse est le signe du désir. Lacan y a consacré tout un séminaire⁷. Les rapports de l'inhibition, du symptôme et de l'angoisse dans chacune des trois névroses donnent des expressions différenciées de l'ennui et des inflexions particulières dont nous pouvons dégager les grands traits.

L'ennui est en effet l'affect majeur du mécanisme d'isolation de la névrose obsessionnelle : le sujet, pris par la force du doute, l'impossibilité de choisir, la désaffectation de la pensée, s'enferme dans un système qui le protège. Dans la cure, l'ennui surgit comme une protection contre la peur de perdre les repères imaginaires du Moi qui risquent d'être désorganisés si le sujet se laisse aller aux images de mouvement, c'est-à-dire aux représentants de la représentation mobilisés par la règle de l'association libre. J'ai l'exemple d'une patiente. Elle s'était repliée dans le mutisme après s'être heurtée à une série de fins de non-recevoir de sa mère et au silence de son père qui avaient

7. J. Lacan, *Le séminaire Livre X, L'angoisse*, 1962-1963, Paris, Le Seuil, 2004.

fini par rendre illégitime toute plainte ou question de l'enfant au : « De quoi te plains-tu ? Tu es nourrie, habillée, tu as tout ce que tu veux » de la mère⁸ répond l'ennui comme retenue à se plaindre puis comme suppression de l'objet même de la plainte : il n'y a plus rien à dire. Elle dit très bien dans quelle tenaille elle s'est mise : « Comme j'ai peur des changements, je ne bouge pas, mais si je ne bouge pas, je croupis, je m'ennuie. » L'ennui cache et révèle une position d'immobilisme du sujet qui refuse inconsciemment le risque même de vivre et a pour devise « attendre et voir ».

– Elle : « J'ose pas, je suis coincée pour faire des choses qui m'intéressent. »

– Jean-Pierre Durif-Varembont : « Qu'est-ce qui vous intéresse dans la vie ? »

– Elle : « Rien. »

L'obsessionnel n'est pas ennuyeux en soi mais il fait tout pour s'ennuyer et pour ennuyer son interlocuteur, que ce soit par le verbiage répétitif ou le mutisme récurrent. Ainsi, il se défend d'être touché pour être dispensé d'avoir à discerner par quoi ou par qui il est affecté, en même temps qu'il se dispense d'avoir à en répondre. C'est une façon de se protéger de l'angoisse et parfois de la folie, qu'un auteur comme Masud R. Khan commente ainsi : « Le caractère tyranniquement répétitif du récit du malade qui ennue coagule cette folie latente en un verbiage interminable⁹. »

Chez certains enfants, tout se passe comme si le sujet en eux n'avait pas le droit d'avoir un imaginaire personnel par rapport à leur mère. Il ne reste plus qu'à ne rien désirer pour être le débile que leur mère attend, ce que l'un

8. Dans le roman de Moravia, la mère de Dino tient exactement le même discours à son fils.

9. Préface au livre de Winnicott, *Fragments d'une analyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1975.

d'entre eux, plus âgé, appelait sa « résignation ». Pour d'autres, notamment pour les enfants maltraités, il s'agit de se retirer dans l'indifférence pour se protéger affectivement.

Sur un versant plus hystérique, la question est moins l'ennui en tant que tel que ce qui ennue le Moi. L'hystérique est ennuyé de ne pas arriver à être son Moi et souffre de cette inadéquation pourtant de structure. Le Je a la passion de l'être tandis que le Moi a la passion du « rien ». L'oscillation entre « rien ne m'intéresse » (refoulement trop fort qui appauvrit la pensée) et « ça m'ennue de penser à des choses comme ça » (retour du refoulé déplaisant au regard du Moi-Idéal) empêche les représentations de venir au jour de la conscience et fait le vide, ou au contraire, remplit d'un trop-plein de fantasmes de séduction qui font évitement de la rencontre sexuelle et amoureuse. « L'ennui se promène dans le tout ou rien de la névrose » (J. G. Foucaud, 1981).

Dans la phobie, la méfiance dans laquelle le sujet est tombé lui fait croire que l'Autre ne le désire pas, que sa demande est sans espoir et que son désir est vain : à quoi bon parler ? Ça ne sert à rien. Dans le vide, qui vient imaginairement à la place de l'absence, il n'y a que l'ennui, la peur qui le borde, et la colère pour tenter d'en sortir. Lorsque le désir se rallume, l'ennui se structure comme plainte. Car c'est bien le fait de ne plus supporter l'ennui qui indique après-coup l'enfermement où le sujet était et la manifestation du désir, d'où la colère... Jusqu'alors, il n'y a que l'ennui qui affecte un tel sujet. C'est une façon d'être touché sans le savoir ! Il est dans l'ennui sans s'en rendre compte, mais il n'en est pas moins touché ; et quand il s'en rend compte, il n'est plus touché de la même manière. Cette prise de conscience fonctionne déjà comme une interprétation du sujet sur son état : « Je m'ennue ! » et pose la question de la temporalité particulière de l'ennui. Quand et pourquoi se révèle l'ennui au sujet alors qu'il était déjà opérant à son insu ?

Ne jamais s'ennuyer fait aussi problème : ne serait-ce pas le signe d'une prise subjective par et pour les objets, d'une capture par les idéaux, d'un trop-plein de signifiés annulant les effets de signifiant ? À cet égard, la position hystérique se caractérise par une absence d'ennui car l'hystérique se tient au service des objets du désir des autres. Aussi, dans une cure, le surgissement de l'ennui est plutôt un progrès : les choses se différencient, tout n'est pas également intéressant. Il y a des limites. Le leurre qui fait confondre au sujet l'objet cause du désir et les objets qu'il poursuit commence à se déconstruire ! S'il n'y a jamais d'ennui, que se passe-t-il ? Dans la psychose, il ne semble pas y avoir d'ennui, car l'ennui met en jeu « l'objet *a* » en rapport à l'Autre et à sa fonction. Il y a pourtant un sujet du désir.

Si l'ennui n'existait pas, il faudrait l'inventer, car il pousse les hommes à trouver sans cesse du nouveau et les contraint à créer à partir du « rien ». « Il est impossible de ne pas s'ennuyer sinon on est mort » raisonne en vrai philosophe un élève de notre enquête. S'ennuyer est une forme de résistance du désir à la désubjectivation. Françoise Dolto affirmait même que « s'ennuyer à l'école est un signe d'intelligence¹⁰ », dans la mesure où l'enfant qui s'ennuie à l'école lutte contre la robotisation d'un système aliénant car fonctionnant sur un mode oral-digestif et favorisant le grégarisme. Si les élèves en sont réduits à restituer ce qu'il faut apprendre au bon moment alors que les enseignants sont occupés à leur faire ingurgiter des programmes, on comprend que certains élèves retirent leurs investissements et s'intéressent à d'autres choses (copains, musiques, sports...). En ce cas, l'ennui est donc plutôt un signe de bonne santé !

10. F. Dolto, *op. cit.*

Ce bref panorama nous montre combien ce phénomène polymorphe est rétif à la catégorisation. Cependant nous pouvons nous poser la question d'une topologie de l'ennui et de ses processus¹¹. Jusqu'à présent, il a un statut marginal en psychologie, sauf à le réduire à la dépression, à la mélancolie ou au spleen. Il reste donc une théorisation cohérente à proposer.

L'ennui, on l'aura compris, nous intéresse au plus haut point car il concerne la structure du désir humain, la relation aux autres et à soi-même. Avec la claustration, la révolte, la prière, la veille et la panique, il témoigne d'un Ailleurs¹², irréductible à la forme imaginaire de la nostalgie. L'ennui est universel, mais chacun l'éprouve dans la particularité de sa structuration affective et pulsionnelle et de son rapport à l'idéal : il y a autant de façons de s'ennuyer que de sujets. La diversité même de l'ennui exprime sa perméabilité et rend possible la variabilité de ses modes de résolution. L'ennui est vital. Il fait parfois mourir. La grande question de l'ennui est bien celle de ses modes de sortie dont la mort peut faire partie. L'ennui, sorte de maladie de la sublimation ou de l'idéalité, peut déboucher sur la création aussi bien que sur la pathologie, et l'examen des issues possibles doit pouvoir nous renseigner sur les processus en cause.

Si l'ennui ne prend aucun objet ou prend comme objet le « rien », notre réflexion montrerait plutôt que ce « rien » n'est pas rien. L'ennui n'est jamais un simple état d'âme, même s'il apparaît toujours au premier abord immotivé. C'est dans l'après-coup qu'en apparaissent les raisons : elles ont toujours à voir avec le gel du désir, entre vacillement identitaire, incertitudes narcissiques et contraintes du social. Nous voudrions montrer que l'ennui constitue un véritable espace psychique, certes plus ou moins figé, mais qui demande à être entendu et mobilisé.

11. Cf. p. 105 s.

12. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 547, voir ici p. 119 sq.

Déclinaison de l'ennui

L'ennuis

Il m'arrive d'être seule et je m'ennuie.

Et je ressens comme un vide.

Comme à la maison, à tous moments de la journée.

Comme à l'école je m'ennuie à la récréation.

Et en attendant la fin de l'école.

Je m'ennuie pour faire mes devoirs.

Et je m'ennuie avec mes copines quand on n'a rien à faire.

Je m'ennuie quand il y a des invités et qu'il n'y a pas d'enfants

Et quand il reste toute la journée.

Et aussi, je m'ennuis quand on attend dans les rangs de la cantine.

Je m'ennuis quand ma sœur n'est pas là.

Lise, CM1

Je m'ennuie à la cantine, parce qu'il n'y a pas beaucoup de monde à ma table. Je m'ennuie à la maison, quand ma petite sœur joue à la poupée.

Je m'ennuie dans ma chambre, quand ma grande sœur prend mon jeu vidéo. Je m'ennuie à la maison, quand je suis déjà préparé pour aller à l'école, et que je dois attendre qu'ils aient fini.

Billy, CM1

Un ennui de solitude

Oui il m'arrive de m'ennuié, moins qu'avant car je suis fille unique alors le mot ennuié je le connais bien. Lorsque j'étais petite mes parents étaient obligés de jouer avec moi car sinon j'étais toute seule dans ma chambre pendant des heures à ne rien faire, seulement à me lamenter sur mon sort.

Le mot ennuié pour moi signifie être seule, ne rien faire, ne pas avoir envie d'occupation. Pendant ces moments-là, je suis triste. J'ai l'impression que ça dure une éternité, et que finalement personne à de temps à me consacrer, à être avec moi. Mais je crois que c'est obligé de s'ennuyer au moins une fois dans sa vie, alors il faut prendre son mal en patience.

Une jeune fille de 3^e

Oui, cela m'arrive de m'ennuyer. S'ennuyer, c'est ne plus savoir quoi faire, attendre d'avoir une idée en tête et de ne pas en avoir. Ne pas savoir à qui parler, à qui se confier, c'est ça s'ennuyer. Moi j'ai toujours écouté dire que lorsqu'on s'ennuie, c'est mieux de dormir, comme ça quand on se réveille, c'est fini. Les idées nous reviennent et tout repart dans l'ordre. Quand je m'ennuie, c'est que je ne suis pas normale, car j'ai dû m'ennuyer deux ou trois fois dans ma vie, mais le dimanche je m'ennuie constamment, car je ne sais pas quoi faire. Les rues sont mortes, il n'y a presque pas de voitures qui roulent, j'ai l'impression d'être seule sur terre.

Une jeune fille de 3^e